



Clio. Femmes, Genre, Histoire

28 | 2008
Voyageuses

Orientations historiographiques

Voyage, genre et colonisation

Billie Melman

Traducteur : Céline Grasser



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/8512>

DOI : 10.4000/clio.8512

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2008

Pagination : 159-184

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Billie Melman, « Orientations historiographiques », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 28 | 2008, mis en ligne le 15 décembre 2011, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/8512> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.8512>

Tous droits réservés

Actualité de la recherche

Orientations historiographiques Voyage, genre et colonisation

Billie MELMAN

L'historiographie concernant les voyageuses fait fréquemment référence à la « poussière », la « négligence » et l'oubli. Ironiquement, en employant le langage qu'utilisaient ces dames souvent oubliées pour dépeindre des pays et des paysages inconnus, ces références font écho aux affirmations de certains chercheurs pour qui la littérature de voyage féminine est encore une *terra incognita* à découvrir¹. D'où l'appel répété, depuis environ une dizaine d'années, de lexicographes et d'historiens de ce genre littéraire à sauver des textes inconnus de « poussiéreuses étagères de bibliothèques », à les mettre au jour, à découvrir les vies des voyageuses et à cartographier leurs parcours et leurs itinéraires, tant extérieurs et physiques qu'« intérieurs ». Plus largement, ces références soulignent qu'en dépit de l'intérêt croissant pour le genre et le voyage, ce sujet est encore marginalisé, souvent considéré comme banal et abordé dans une perspective anhistorique. Le sentiment de négligence et de marginalisation caractérise particulièrement les travaux français et francophones et moins les recherches anglo-américaines sur le genre et le voyage, considérablement plus riches et plus assurées². Des études récentes sur

¹ Ragan 1998 : 222-224.

² Monicat 1994, 1996 : 5 ; Ragan 1998 : 222 ; Dobie 2001 : 32.

le genre et l'orientalisme français continuent de perpétuer l'idée que les femmes voyageaient très peu.

La critique formulée ne reflète pas nécessairement une absence réelle de matériaux pouvant servir de source ou la faiblesse de la recherche. Elle est la manifestation et en partie le résultat de l'histoire et du statut marginaux des travaux sur le voyage – en particulier dans sa relation au genre –, dans les diverses disciplines des sciences humaines et sociales. Il est nécessaire de reconstruire ces connexions historiques afin d'évaluer et d'appréhender le statut actuel de ce domaine, ses problématiques et orientations, et éventuellement de proposer de nouvelles directions. En effet, malgré ses contributions significatives à l'étude de la colonisation et du genre, l'intérêt pour le voyage demeure insuffisamment relié à des questions centrales de la recherche sur ces deux thèmes, ainsi que sur la culture.

Cet article ne constitue ni une étude exhaustive de l'historiographie sur les femmes et le voyage, ni une généalogie de celle-ci. Il cherche à dresser un état des lieux général, centré sur la recherche récente et une sélection de travaux portant sur des voyageuses françaises et francophones, britanniques et américaines du XIX^e et du début du XX^e siècle. L'absence de recherches sur les voyageuses allemandes, italiennes et d'Europe de l'Est peut sembler perpétuer le déséquilibre au sein du domaine d'étude et reproduire des prédominances nationales qui existent déjà dans la recherche, pour ne rien dire de certaines hiérarchies coloniales. Cette exclusion n'a cependant pas pour intention de créer une hiérarchie nationale ou coloniale du voyage, puisque sont inclus notamment des travaux récents sur des récits de voyage et des études ethnographiques rédigés par des femmes ottomanes et indiennes, elles-mêmes sujets coloniaux ; la discussion savante du voyage est ici considérée comme une forme de dialogue interculturel, quoique hiérarchique. Le voyage est défini de manière large, incluant non seulement les voyages de courte durée, les périple et les séjours, mais aussi les migrations et les mouvements en quête de

travail³. L'article commence en décrivant les relations et la dette des travaux sur le voyage vis-à-vis des deux grands domaines de recherche qui ont le plus contribué à leur développement : les études sur les femmes et le genre, et l'apparition d'une nouvelle histoire de la colonisation dans les années 1980. Après avoir souligné les limites de ces travaux, il observe quelques orientations actuelles et met en lumière de possibles développements.

Voyage et genre.

D'une *herstory* du voyage à des histoires genrées

Au cours des trois dernières décennies, le voyage a émergé comme thème clé des sciences humaines et sociales, passant de la périphérie des études littéraires (où il occupait une place marginale) à leur centre, et occupant une position respectable dans un certain nombre de disciplines, dont la géographie, l'anthropologie et – plutôt tardivement et de manière hésitante – l'histoire⁴. L'absence initiale, au sein de l'université, d'une tradition d'attention critique à l'égard du voyage explique peut-être la quasi-concomitance existant entre l'apparition d'un intérêt pour le voyage et celle d'un intérêt pour sa version féminine. Comme l'ont fait remarquer un certain nombre d'études historiographiques, les femmes sont devenues un objet d'attention et un sujet d'étude universitaire précisément dans les disciplines et domaines interdisciplinaires qui étaient alors neufs, expérimentaux et n'avaient pas connu une institutionnalisation totale⁵.

L'intérêt pour les femmes et le voyage a débuté comme un projet de réhabilitation et de « réparation », tout à fait parallèle (et chronologiquement postérieur de moins d'une décennie) à l'apogée de la phase de compensation de l'histoire des femmes. En d'autres termes, le projet d'étudier les femmes et le voyage a commencé comme une « herstory » du voyage. Il a révélé des voyageuses, leurs exploits, leurs succès et leurs échecs, tout en mettant au jour leurs écrits. Sont

³ Cette définition, large et inclusive, se fonde sur des usages du terme de « voyage » sous forme de nom et d'adjectif dans le *Oxford English Dictionary*.

⁴ Hulme et Youngs 2002 ; Elsner et Rubies 1999.

⁵ Melman 1993, 2001 ; Berg 1992 ; Smith 1998.

caractéristiques de ces premiers travaux des ouvrages comme : Leo Hamalian, *Ladies on the Loose: Women Travelers of the Eighteenth and Nineteenth Centuries* (1981), Mary Russell, *The Blessings of a Good, Thick Skirt* (1988), et Dea Birkett, *Spinners Abroad: Victorian Lady Explorers* (1989). Ces ouvrages et d'autres du même type soulignent le caractère extraordinaire du voyage féminin et de la voyageuse, exception évoluant hors des normes de genre. Comme l'a fait remarquer de manière grinçante Susan Bassnett, un certain nombre de ces publications emploient un ton comique qui, tout en valorisant ces voyageuses et en exaltant leur cran, soulignent leurs excentricités, représentant le voyage comme une fuite ou un échappatoire vis-à-vis des contraintes de la société⁶. Des monographies comme Catherine Barnes Stevenson, *Victorian Women Travel Writers to Africa* (1982), et des biographies de voyageuses, telles Pat Bar, *A Curious Life for a Lady: The Story of Isabella Bird* (1970), H.V.F. Winstone, *Gertrude Bell* (1978), ainsi que l'ouvrage bien documenté de D. Birkett, *Mary Kingsley: Imperial Adventures* (1992), ou encore les instructifs travaux biographiques portant sur Isabelle Eberhardt évitent cependant le comique et l'accent sur l'excentricité⁷. Ces études, parmi d'autres, considèrent et analysent le voyage essentiellement comme une activité libératrice, qui élargit la sphère domestique et répond au « besoin profond d'accomplissement de soi » des femmes⁸. Parallèlement, les études littéraires notamment ont commencé à s'intéresser aux limites et aux conventions de ce genre littéraire, ainsi qu'aux stratagèmes de représentation et d'auto-représentation des femmes au sein d'un genre par essence masculin⁹.

Cette *herstory* du voyage ne constitue pas la première étape d'un développement linéaire, selon lequel l'attention originelle portée aux femmes, phase d'« incubation », « progresse » ou « mûrit » jusqu'à une approche de genre, qui se substituerait à elle. Un tel récit narratif constitue un schéma rigide et anhistorique, comme en ont averti Joan

⁶ Bassnett 2002.

⁷ Voir également Kobak 1998 ; Hart Kingsmill 1987.

⁸ Foster 1990 : 10.

⁹ Foster 1990 : 19 ; Monicat 1996.

Scott et d'autres¹⁰ : on constate plutôt une coexistence des deux courants. Au sein du florissant marché des histoires de voyage, l'approche compensatrice et souvent triomphaliste est toujours bien visible, comme en témoigne le titre de l'ouvrage de Françoise Lapeyre, *Le roman des voyageuses françaises (1800-1900)* (2007). Depuis le début des années 1990, cependant, a eu lieu un déplacement perceptible vers le genre comme « catégorie utile pour l'histoire du voyage », pour paraphraser l'expression bien connue de Joan Scott¹¹. Ces mêmes années ont également été témoins d'une part de l'apparition et de la consolidation d'un dialogue entre recherche féministe et histoire, d'autre part du développement de nouvelles approches sur le colonialisme : réémergence d'une histoire coloniale et développement d'une critique postcoloniale, qui depuis la fin des années 1970 s'est nourrie du poststructuralisme et de la remise en question des savoirs occidentaux. Le développement inégal des études sur les femmes et le voyage dans divers contextes coloniaux nationaux résulte, pour une large part, du statut différent de ces nouvelles études sur la colonisation et de leurs développements.

Les nouvelles études sur la colonisation et le voyage féminin

L'un des effets les plus immédiats de la décolonisation a été le bannissement de l'histoire impériale aux marges de diverses historiographies nationales. La « fin de l'empire », cet émiettement puis écroulement final des empires coloniaux européens entre la Seconde Guerre mondiale et les années 1960, provoque une amnésie post-impériale dans la recherche. Comme l'a remarqué l'africaniste Frederick Cooper, « l'étude des empires coloniaux est devenue dans les années 1970 l'un des domaines les plus absolument morts au sein de la discipline historique »¹². Le manque d'intérêt pour le sujet a entraîné non seulement un déplacement vers l'histoire des colonisés plutôt que celle des colonisateurs, mais également une prise de distance délibérée

¹⁰ Scott 1992.

¹¹ Scott 1988.

¹² Cooper 2006 : 13.

à l'égard de l'intérêt traditionnel pour les empires qui, historiquement, avait été lié au projet impérial lui-même (étant parfois partie prenante de son établissement).

Après la décolonisation, l'intérêt pour les empires a été de plus en plus considéré comme une coopération avec la colonisation elle-même. Comme l'ont noté, parmi d'autres, Jean-Louis Triaud, Sophie Dulucq, ainsi que Robert Aldrich et Stuart Ward, une approche neuve de la colonisation a été très lente à se développer en France¹³. Bien que son intégration à l'étude de la culture et de la société métropolitaines soit en cours, il reste encore beaucoup à faire¹⁴. Aux États-Unis, où le phénomène est comparable mais non identique, l'un des aspects du processus d'intégration réside dans l'accent mis sur la relation entre colonisation et culture, et dans le « tournant culturel » adopté par un très grand nombre d'historiens de la colonisation, tout particulièrement en Grande-Bretagne. Les historiens britanniques et, à leur suite, les historiens américains et certains Français, ont examiné les rapports entre les empires et leurs cultures, et notamment entre les périphéries coloniales et les cultures métropolitaines. Ils ont assidûment cartographié des domaines comme la propagande impériale, la religion et l'œuvre missionnaire dans l'empire, la littérature impériale populaire, l'iconographie impériale et la culture visuelle, les relations entre empire et sport ou entre cinéma et empire, voire récemment entre musique et empire¹⁵.

Les femmes et le genre, qui n'avaient eu aucune place dans les travaux traditionnels sur l'empire portant de manière écrasante sur la diplomatie et l'économie, en sont alors venus à occuper une position centrale et reconnue dans la nouvelle histoire culturelle de la colonisation et des cultures métropolitaines. On citera par exemple les travaux de Catherine Hall sur les Indes occidentales et la Grande-Bretagne au cours du long XIX^e siècle (entre les révolutions démocratiques et le milieu du siècle), qui ont soigneusement examiné la

¹³ Aldrich et Ward, 2009, avec mes remerciements pour m'avoir permis de consulter leur manuscrit ; Triaud 2006 ; Dulucq 2006.

¹⁴ Conklin et Clancy-Smith 2004.

¹⁵ Par exemple, MacKenzie 1984, 1986 ; Auerbach 1999 ; Hall et Rose 2006.

manière dont le masculin et le féminin façonnaient non seulement les identités de classe, mais également les identités religieuses, raciales et nationales. C. Hall a ainsi montré comment la virilité et la *Britishness* des missionnaires provinciaux, périphériques en métropole, ont été construits discursivement par opposition à l'identité des esclaves affranchis masculins, des femmes blanches, et des femmes affranchies noires¹⁶. De même, et il est important de le noter ici, les voyages des femmes et, plus largement, leurs déplacements entre le centre des empires et leurs périphéries, comme main d'œuvre et immigrantes, productrices et commerçantes culturelles, missionnaires et femmes en quête de loisir, sont devenus des éléments clés pour comprendre et interpréter l'impact de la colonisation et son rôle dans la construction d'identités et d'expériences britanniques et françaises modernes¹⁷.

Bon nombre de travaux sur le voyage, s'intéressant aux femmes, aux hommes, ou aux deux, ont montré que le fonctionnement du genre ne se manifeste pas uniquement dans la « différence » entre la manière dont femmes et hommes font l'expérience de l'empire et le représentent. Ces études montrent également comment le genre construit l'expérience même du voyage, la manière de percevoir la différence culturelle, de « donner un sens » et de répondre à la colonisation. Des travaux plus anciens, notamment ceux de Nupur Chaudhuri et Margaret Strobel, énoncent ces aspects en termes de « résistance à », ou de « complicité avec » la colonisation¹⁸. D'autres études ont tenté de démêler les répercussions complexes de la rencontre des femmes avec d'autres cultures et sociétés à travers le voyage, sur leur identité, sur leurs conceptions de la métropole et de la périphérie, et sur les définitions et les représentations de la différence. L'ouvrage de Mary Louise Pratt, *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation* (1992), qui mêle les voyages vers l'Amérique du Sud et l'Afrique du Sud, et comprend plus de voyageurs que de voyageuses,

¹⁶ Hall 1992, 2002. Pour des aspects comparatifs, voir Hackforth-Jones & Roberts 2005.

¹⁷ Sur les expériences et les identités françaises, voir Clancy-Smith et Gouda 1998, ainsi que Stoler 1989.

¹⁸ Chaudhuri et Strobel 1992.

ne mentionne ni les femmes ni le genre dans son titre. Il donne cependant à voir différentes techniques d'observation, déployées en voyage par les femmes et les hommes, les premières fonctionnant comme des « exploratrices sociales ». M. L. Pratt nuance les divisions tranchées entre des formes de récit impérialistes et indigènes, particulièrement dans les usages de l'autobiographie, de même qu'entre l'identité coloniale métropolitaine et l'écriture, en employant des termes comme « zones de contact » et « acculturation », qui permettent d'analyser le voyage comme hiérarchique et impérial, mais aussi d'introduire les activités et les sujets coloniaux au sein de la production du voyage et de son écriture¹⁹.

Après Edward Said ? La critique postcoloniale et l'étude du voyage féminin

L'émergence d'une nouvelle histoire de la colonisation où prédomine la culture a elle-même été portée et façonnée par le développement des critiques postcoloniales de l'historiographie, de l'épistémologie coloniale et des pratiques de recherche occidentales et centrées sur l'Europe, en particulier les formes et les procédures de collecte et d'organisation du savoir. Cette critique cherche non seulement à relativiser et, comme l'ont soutenu certains de ses praticiens, à « provincialiser » l'écriture occidentale sur les « autres » cultures et sociétés, mais également à décoloniser le savoir, un processus qui se développe parallèlement à la décolonisation comme mouvement politique. Dominant ce courant et annonçant la plupart des critiques postcoloniales, l'ouvrage faisant date d'Edward Said, *Orientalism* (1978), a galvanisé la recherche universitaire de part et d'autre de l'Atlantique et exercé un impact énorme sur l'étude du voyage et de la colonisation. De fait, *Orientalism* est devenu le modèle le plus influent pour les travaux sur l'écriture du voyage, notamment ceux s'intéressant au genre. En outre, E. Said a fortement transformé la recherche sur les échanges interculturels, de même que l'histoire des disciplines liées à la colonisation, de l'anthropologie à la géographie,

¹⁹ Pratt 1992. Voir en particulier « Introduction ».

des « area studies » aux études comportementales et aux sciences sociales²⁰. Au risque de répéter sa typologie largement connue, il est utile de la résumer ici, afin de mettre en lumière la réception, l'appropriation et l'usage de Said et de la critique postcoloniale dans les travaux féministes sur le voyage et l'impérialisme.

Comme l'anthropologue James Clifford l'a montré, Edward Said n'a en fait jamais défini l'orientalisme²¹ : il s'est contenté de le caractériser très brièvement comme une tradition et une activité universitaire (l'étude de « tout ce qui est oriental »), un style et, surtout, une manière de « donner un sens » à l'Orient qui se fonde sur une épistémologie binaire et une géographie imaginaire qui divise le monde en deux parties inégales et hiérarchiquement situées : l'Ouest et l'Est, l'Occident et l'Orient, la Chrétienté et l'Islam (dans sa caractérisation initiale limitée au Moyen-Orient), le rationalisme et son absence, le progrès et la stagnation²². Enfin, et ce point n'est pas le moins important, l'orientalisme est, en suivant Michel Foucault, présenté comme un discours, l'accent étant mis sur sa présence discursive, envahissante et incontournable. L'effet globalisant du discours orientaliste sur les « autres » – les sociétés, les histoires et les sujets coloniaux – a, en les absorbant, efficacement interdit le développement de résistances. E. Said a eu tendance à souligner l'homogénéité et le caractère monolithique de ce discours, en négligeant totalement le genre, de même que les variantes nationales et de classe. Il a également affirmé son homogénéité temporelle, en insistant trop sur le caractère durable de tropes et d'images de l'Orient – principalement celles de la « femme orientale » et des espaces féminins comme le harem. Il a caractérisé l'orientalisme non seulement comme tout puissant et incontournable, mais également comme auto-référentiel et systématique, niant toute référence à l'expérience et à l'histoire²³.

²⁰ Pour un exemple de l'impact de Said sur l'anthropologie historique, voir Cohn 1996, « Introduction ».

²¹ Clifford 1988.

²² Said 1978 : 1-4.

²³ Said 1978. L'insistance sur l'effet globalisant de l'orientalisme et sur son incontournableité est solidement ancrée, même dans les modifications apportées

Comme cela a été rapidement noté, sont entièrement exclus de l'ouvrage d'Edward Said aussi bien les femmes comme agents que le genre comme catégorie de la différence, à l'exclusion d'une affirmation indirecte selon laquelle le patriarcat occidental se serait développé parallèlement à l'oppression de l'autre, qu'il soit ethnique ou racial (affirmation qui a été infirmée depuis), et de l'analyse de la danse de la Turco-Circasienne Alimah Kucuck Hanem, à Louxor, devant un Gustave Flaubert sexuellement stimulé. Ironiquement, cette analyse perpétue des fantasmes du XIX^e siècle sur l'Orientale, et exagère démesurément le paradigme flaubertien des relations Est-Ouest. Les premières critiques à l'encontre de Said ont réclamé l'introduction des femmes dans les études sur le voyage et la colonisation, de même que celle des classes, en affirmant que cela aiderait à rendre moins homogènes nos conceptions des relations entre culture et empire. Ces chercheuses critiques ont également utilisé l'étude des femmes et du voyage non simplement pour ajouter une version féminine à l'histoire de la colonisation, dans laquelle les femmes – tant occidentales qu'orientales – n'avaient jusque-là été présentes que comme victimes, spectatrices passives, ou « hommes de secours » en cas d'imprévu, mais également pour rompre l'idée d'homogénéité de « l'Ouest » et de « l'Est », ainsi que les présupposés sur la vision occidentale des femmes orientales comme sites d'altérité, et ceux sur le changement et la continuité dans les relations, les images et les réponses interculturelles.

Mon propre ouvrage *Women's Orient: English Women and the Middle East, 1718-1918. Sexuality: Religion and Work* (1992, 1995) s'oppose à l'affirmation de Said concernant l'homogénéité des attitudes orientalistes des voyageuses, en particulier en matière de sexualisation du Moyen-Orient, de même qu'à son idée d'effet globalisant du paradigme de l'orientalisme. Je décris un mode féminin alternatif d'écriture du voyage et d'ethnographie, largement domestique, qui déssexualise efficacement l'Orient, remettant ainsi en question la validité du modèle binaire Est-Ouest. Les littéraires Lisa Lowe, Sara Suleri et

par Said lui-même à son œuvre, et dans ses réponses réfléchies à ses critiques. Voir Said 1993.

Ali Behadad ont également montré que les représentations de l'Orient par les voyageurs durant l'époque coloniale n'ont jamais été homogènes, et que, outre leur forte inflexion en fonction du genre, elles comportaient des différences de nationalité et de classe²⁴. Ali Behadad en particulier a étudié l'évolution des attitudes dans le temps avec sa caractérisation de « voyageurs attardés », actifs à l'apogée de l'impérialisme, entre 1870 et la Première Guerre mondiale²⁵.

Un certain nombre d'historiennes féministes en général, et d'historiennes du voyage en particulier, ont néanmoins adopté l'« orientalisme » comme modèle pour analyser la relation entre voyage, genre et colonisation. Elles ont montré que, tout au long des XIX^e et XX^e siècles, les femmes blanches d'Europe et des États-Unis ont contribué au renforcement d'un « regard » impérialiste centré sur le masculin, d'une conception occidentale du monde culturellement dominante, ainsi que de techniques et de procédures d'observation. Elles ont également montré que la voyageuse occidentale, en dépit de ses sympathies à l'égard des femmes appartenant à d'autres cultures, reproduisait la myopie et le narcissisme culturels. Pour paraphraser les termes de Gayatri Spivak, l'identité même de cette voyageuse, comme femme, comme occidentale et comme blanche, était inextricablement liée à son opposition à la femme orientale et à l'« extermination » – métaphorique – de cette dernière²⁶. Cette approche fait écho à l'affirmation de Said quant à la déshistoricisation épistémologiquement nécessaire de celui qui est culturellement « autre ». Elle reflète également la critique, apparue au cours des années 1980, de l'historiographie et de la recherche féministes comme « une *herstory* impérialiste enracinée dans les préjugés des périodes coloniales et néo-coloniales, une histoire des femmes qui souffre de la même forme d'amnésie historique que les historiens masculins blancs »²⁷. Il est important de noter qu'un certain nombre d'historiens du genre et du

²⁴ Pour un résumé de leurs critiques et une discussion plus longue sur le sujet, voir Melman 2002 : 107. Voir également Lowe 1991 ; Behadad 1994 ; Issawi 1999.

²⁵ Behadad 1994.

²⁶ Spivak 1985.

²⁷ Voir par exemple Amos & Parmar 1984 ; Sandoval 1991 ; Mohanty 1991.

voyage ont, sans rejeter la thèse, cherché à modifier et à contester le modèle rigide de « soi » et de l'« autre » développé par E. Said. Ils ont fait remarquer que, si les voyageuses étaient parfois manifestement racistes, culturellement narcissiques, et qu'elles manipulaient l'avantage que leur conféraient leur race et la hiérarchie coloniale, leurs écrits et leur position remettaient cependant en question le modèle binaire proposé. Comme l'écrit Sara Suleri dans son étude fine, *The Rhetoric of English India* (1992) : « Nous devons nous forcer à indiquer à quel point l'Autre est autre »²⁸.

Replacer le voyage féminin dans la culture

Malgré l'affirmation d'Edward Said sur la relation irréductible entre colonisation et culture, et la direction culturelle plus large prise par la nouvelle histoire coloniale depuis le début des années 1990, l'une des faiblesses centrales de la recherche sur les femmes et l'écriture du voyage réside précisément dans l'absence d'un ancrage plus ferme dans la dynamique et le fonctionnement réel de la culture, dans sa mécanique. Jusqu'à récemment, les littéraires ont dominé les études sur le voyage et le genre avec une tendance à se focaliser sur le langage et la représentation. Ces approches importantes ont été à l'origine d'études détaillées de la représentation de soi par les voyageuses, qui ont été efficacement mises en relation avec les genres et les traditions littéraires, les limites idéologiques restreignant les voyages des femmes, l'emploi par les voyageuses de « voix » d'auteurs – des voix et des récits traditionnellement féminins, des voix neutres, des voix « scientifiques » ou masculines. De manière similaire, les études littéraires ont

²⁸ Suleri 1992 : 9. Suleri paraphrase la formulation de C.T. Mohanty. Elle encourage les chercheurs dans le domaine de la culture à « s'intéresser aux usages auxquels cela soumet le fonctionnement de l'altérité ». Pour ma part, je défends une discussion plus flexible des représentations des différences, moins marquée par ce modèle de l'« autre » et de « soi ». L'affirmation de Suleri ne contredit pas son idée que les voyageuses en Indes façonnent un récit esthétique du colonial qui évite d'en venir aux prises avec son impact. Voir également ma discussion d'une géographie imaginaire basée entièrement sur un modèle binaire de relations interculturelles. Melman 1996a : 436-438.

cartographié à la fois les représentations du paysage et les stratégies des femmes pour décrire des espaces « féminins » domestiques, comme le harem²⁹. Le penchant pour le langage et les analyses littéraires apparaît probablement de façon plus manifeste dans l'étude des voyages de femmes françaises ou francophones, du fait de la rareté relative des études dans ce domaine³⁰.

Beaucoup moins de travaux ont replacé de manière historicisée l'écriture du voyage au sein de la culture. Certes, les littéraires et les praticiens de la critique culturelle affirment l'avoir fait, examinant la production de textes dans toute leur complexité et prenant en compte leur impact (« la réception »). L'ouvrage de Sara Mills, *Discourses of Difference: An Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism* (1991), constitue un examen de la production discursive de récits de voyage par des femmes, de même qu'une tentative de théoriser cette production et de prendre en compte les influences conflictuelles des structures coloniales et de genre. Sara Mills s'appuie à la fois sur la théorie du discours et la théorie postcoloniale mais depuis quelques années l'intérêt se déplace vers les auteurs et leurs textes, ou, en suivant la tradition de l'analyse du discours, vers la fabrique discursive des textes. Cette orientation découle peut-être de la tradition littéraire et linguistique des recherches sur le voyage (et sur genre et voyage), ou de la préférence manifeste chez E. Said et d'autres pour les textes et la textualité. De fait, comme un certain nombre de chercheurs l'ont fait remarquer, assez souvent, « culture » et en l'occurrence « culture du voyage » ont signifié littérature³¹, voire, dans l'œuvre même d'Edward Said, littérature canonique ou « les grands textes occidentaux » sur l'Orient.

Manifestement, l'écriture féminine du voyage n'était pas canonique et sa prise en compte comme texte ne peut guère être considérée comme la construction d'un canon – du moins pas en l'état actuel.

²⁹ Monicat 1994, 1996. Voir également les thèses suivantes : Irvine 2000 ; McColley 2006.

³⁰ Sur ce sujet, voir Rogers 2008. Pour des exemples d'études littéraires, voir Monicat 1994, 1996.

³¹ Voir par exemple Algazi 1997.

Mais le voyage comme activité culturelle et genrée constitue un tout complexe et vaste, qui a une vie au-delà des textes et que nous pouvons définir d'une manière plus inclusive, au sens où il consiste en une production, circulation et consommation d'artefacts, outre celles de mots : des peintures et des dessins produits par des voyageuses, des objets, des matériaux et produits artisanaux acquis par elles, parfois échangés, et donnés à voir à des publics métropolitains. Cette gamme de productions, non uniquement littéraires, ont des biographies sociales et une existence au sein d'une culture³². Caractériser ces productions comme « féminines » et « domestiques », comme l'ont fait les premières recherches (notamment à propos des dessins ethnographiques, naturalistes, botaniques et entomologiques) serait naïf et trompeur. Plus récemment, des historiennes de l'art et des historiennes de la culture ont commencé à explorer la relation entre le voyage, le genre et la culture visuelle et matérielle, ainsi qu'à examiner le rôle des voyageuses comme médiatrices entre les cultures, le travail et les productions locales et les consommateurs euro-américains. Cette orientation nouvelle en pleine évolution peut élargir notre point de vue sur le voyage et faire progresser l'intégration de son étude à celle de la colonisation. Elle est aussi en phase avec l'expansion des nouvelles études interdisciplinaires de la colonisation et de la culture « au-delà des mots », pour inclure les formes visuelles, les artefacts et les expériences populaires (par exemple, les expositions et musées coloniaux, la colonisation et l'éducation, la musique et les sports). Elle contribue enfin à la réévaluation de la façon dont le genre pose les termes des relations interculturelles, entre femmes, de même qu'entre les périphéries et la métropole.

L'ouvrage de l'historienne de l'art Deborah Cherry, *Beyond the Frame: Feminism and Visual Culture, Britain 1850-1900* (2000), est allé très loin dans cette direction. Son titre ne devrait pas être pris littéralement, car cette étude s'intéresse à la façon dont les voyages saisonniers et les migrations, principalement entre la Grande-Bretagne et l'Algérie, fournissent de nouveaux espaces physiques à des artistes féministes, et

³² Pour des définitions inclusives de la culture, voir Hunt 1989.

font d'elles des féministes blanches, se définissant à travers leur art et contre les femmes algériennes. D. Cherry s'intéresse en outre à la manière dont ces féministes deviennent des entrepreneurs culturels, en tant qu'acheteuses, collectionneuses et médiatrices entre les artisans « locaux », essentiellement des objets produits par des femmes, et le public métropolitain. Le travail colonial du très connu cercle de Langham Place à Londres, qui s'articule autour des féministes du milieu du XIX^e siècle Barbara Leigh Smith Bodichon et Bessie Rayner Parkes, auparavant étudiées pour leur engagement dans le monde de l'art londonien et dans des campagnes en faveur des femmes (tout particulièrement en matière d'éducation et de travail), constitue ici une étude de cas importante. D. Cherry relie leur travail londonien et métropolitain à l'espace colonial algérien, interactions qui remettent en question les tendances quelque peu insulaires des études sur les voyageurs et la colonisation d'une part (limitées à l'outre-mer), et sur les mouvements féministes « en métropole ». La rencontre avec la campagne algérienne et l'observation des Algériens et surtout des Algériennes au travail informent et donnent un cadre aux définitions féministes du travail. La nouveauté de D. Cherry ne réside bien sûr pas dans le fait de retracer des relations entre le féminisme, le sentiment de supériorité occidentale et le racisme. Comme l'a commenté Antoinette Brown, dans les années 1995-2000, reconnaître ces relations est devenu pratique commune dans l'historiographie féministe courante. Le lien du voyage avec ces éléments n'est pas non plus entièrement nouveau³³. L'innovation de D. Cherry réside dans l'établissement d'une relation entre l'opposition politique de genre en métropole et les aspects visuels – et potentiellement matériels ajouterais-je – de l'impérialisme et du voyage européens. Comme elle le note, le « visuel devient un domaine où la distinction et la différence peuvent être enregistrées, minutieusement distinguées et jugées avec autorité »³⁴. Le voyage

³³ Voir sur cette connexion le chapitre sur la voyageuse et célébrité anglo-américaine May Sheldon-French dans Newman 1999.

³⁴ Cherry 2000 : 72. Voir également la discussion plus ancienne et quelque peu moins large de Reina Lewis sur les aspects visuels des tableaux de l'artiste française Henriette Browne dans Lewis 1996.

fournit à des féministes comme Bodichon des occasions de servir de médiatrices dans la consommation d'artisanat et d'objets coloniaux et dans leur exposition devant des publics londoniens.

Les études comparatives récentes de Rebecca Rogers sur les interventions coloniales de ces féministes britanniques et de voyageuses françaises à Alger diffèrent largement de celle de D. Cherry par sa méthode (plus empirique) et les thèmes abordés, mais les deux études sont complémentaires. R. Rogers contribue elle aussi à une prise de distance avec le caractère parfois insulaire des études sur le voyage féminin et la colonisation, en abordant sa recherche non seulement comme une histoire relevant à la fois de la métropole et de l'outre-mer, mais également comme une histoire des femmes, anglo-française, transnationale et cosmopolite. En se concentrant sur une seule colonisatrice, parmi les premières à s'installer, l'entrepreneur Véronique Eugénie Allix, connue de ses contemporains sous le nom de « M^{me} Luce », R. Rogers part sur la piste des « histoires » que racontent sur elle divers observateurs britanniques, français et algériens : des voyageurs des deux sexes, des administrateurs coloniaux, des féministes et des non-féministes, ainsi que des dignitaires musulmans. En comparant ces histoires et en suivant les voyages des divers acteurs entre la colonie émergente et son centre au sein de la bureaucratie métropolitaine, R. Rogers confère aux récits sur M^{me} Luce une « vie sociale »³⁵.

On commence seulement à reconnaître l'intérêt d'étudier le rôle des voyageuses et des femmes auteurs de récits de voyage, comme entrepreneurs, trafiquantes et transmettrices de traditions, d'artisanat et d'objets coloniaux, ainsi que comme médiatrices de la culture matérielle. Au cours du XIX^e siècle, des Occidentales de différents régimes impériaux non seulement deviennent les productrices, ou « constructrices » de l'Orient, ou des Orient, mais répandent également sa consommation à l'Ouest et assurent une médiation entre

³⁵ Rogers 2008, 2009. J'emprunte la « vie sociale » à Appadurai, 1988. Il utilise bien évidemment l'appellation pour des objets et des éléments matériels, mais elle peut être utilement utilisée en relation avec des récits et leurs « voyages ». Voir également Melman 2006.

les artistes et les artisans locaux, hommes et femmes, d'une part, et les Occidentaux, en particulier les consommatrices occidentales, d'autre part. En sélectionnant et en choisissant des « biens » orientaux, en les collectionnant, en les donnant à voir à divers publics, en s'appropriant les techniques de production et les motifs orientaux, et en les fondant dans leurs propres productions culturelles, ces femmes refaçonnent activement la culture matérielle coloniale. Des études apparaissant au compte-gouttes sur le voyage et l'orientalisme comme formes de production culturelle matérielle, ainsi que de production de textes, accroissent les possibilités de positionner l'étude genrée du voyage et de la colonisation au sein de la culture. À noter dans cette voie, les travaux récents sur le rôle des voyageuses et des femmes orientalistes américaines au sein de l'empire informel des États-Unis en Asie et dans le Pacifique, qui apparaît entre 1880 et 1940, et sur la version américaine de l'orientalisme jusque-là peu étudiée.

Partant d'Edward Said, ces études repoussent les frontières géographiques de l'« Orient » pour inclure le Japon, la Chine et le monde Pacifique. Elles élargissent également les limites de la recherche, des textes et de la textualité au monde matériel des objets et des biens. L'ouvrage de Mary Yoshihara, *Embracing the East: White Women and American Orientalism* (2003), examine ainsi des autorités littéraires et anthropologiques sur la Chine et le Japon (Pearl S. Buck, Agnes Smedely et Ruth Benedict), de même que des peintres, comme Mary Cassatt, des collectionneuses d'orientalia *upper-class*, comme Abby Aldridge-Rockefeller et Lucy Truman-Aldridge, ainsi que des divas d'opéra telle Geraldine Farrar qui se spécialise dans l'interprétation et la représentation sur scène de « femmes orientales ». L'adoption de l'Orient par ces femmes revêt deux facettes. Elle confère à un Japon en train de s'élever internationalement (agressif, de surcroît, à partir des années 1920 au moins) et à une Chine politiquement complexe, un caractère « féminin », et brouille les différences entre leurs cultures respectives, les englobant dans un stéréotype dont le féminin constitue l'essence même, ces pays apparaissant comme domestiques, serviles, introvertis et arriérés. Cette féminisation était clairement l'image de soi dominante et virile de l'Amérique, de même que les tentatives des

États-Unis pour acquérir une supériorité outre-mer. Dans le même temps, ces femmes orientalistes perturbent les frontières de genre dans leur pays, en se construisant une image et un rôle de « femmes nouvelles ». Cette orientalisation et cette attribution d'un caractère genré à « l'Est » et à « l'Ouest » comportent de nombreuses similitudes avec l'écriture des voyageuses à travers d'autres pays et avec diverses formes de colonisation. La contribution principale de M. Yoshihara réside dans l'étude des usages que font ces femmes des arts et de l'artisanat asiatiques, initiant un public américain bourgeois à l'Asie par l'intermédiaire de cette culture matérielle. Elles interprètent l'Orient pour un public *middle-class*, et lui confèrent une matérialité et une mise en scène³⁶.

Il va sans dire que les femmes orientales, comme agents actifs de l'histoire, sont entièrement absentes de ces mises en scènes et transactions culturelles. La recherche sur les femmes et le voyage, tant sa version nouvelle histoire culturelle que postcoloniale, a commenté abondamment cette absence. Bien sûr, un bon nombre de chercheurs ont vu et montré que, dès le XVIII^e siècle, des voyageuses occidentales se sont préoccupées de représenter leurs relations avec les Orientales comme des dialogues, ont doté ces femmes de la capacité à répondre au regard occidental, d'une voix et, occasionnellement, d'une histoire³⁷. L'attention de ces chercheurs à la rhétorique dialogique et à un certain relativisme culturel, en particulier dans les écrits des voyageuses sur la vie domestique et les communautés féminines, a certainement modifié les hypothèses mettant en avant une homogénéité du voyage et de la colonisation, nous alertant sur l'existence d'un certain degré de relativisme culturel et d'une réceptivité à l'égard de la différence, en particulier à l'égard des différences entre femmes occidentales et orientales. Cependant, le fait même pour une femme de voyager a été, jusqu'à très récemment, considéré comme une activité et une pratique

³⁶ Yoshihara 2003. Son chapitre le plus convainquant porte sur l'interprétation et la représentation de « Madame Butterfly » par les divas Farrar et Bates qui donnent une structure à l'identité asiatique féminine, tout en construisant dans le même temps des identités féminines américaines modernes.

³⁷ Voir par exemple Melman 1996a et b.

occidentale *ipso facto*, excluant de fait les femmes non-occidentales. La capacité même d'être mobile et de voyager a été identifiée avec le positionnement des femmes au sein d'un système impérial et avec leurs enjeux au sein de l'empire. Les chercheurs travaillant sur le genre et le voyage à travers diverses disciplines n'ont que trop facilement adopté l'idée d'une exclusion à la fois théorique et de fait des femmes colonisées de la pratique du voyage et de son écriture.

Repenser le voyage ? Le genre, les femmes et les échanges interculturels

La relation entre le voyage, le pouvoir et le genre était pourtant, et demeure encore, complexe. Comme l'ont montré des études sur des voyageurs de sexe masculin non occidentaux, le voyage et la curiosité culturelle à l'égard de la différence ne se sont pas développés uniquement dans des périodes de supériorité politique et culturelle, mais également au sein de cultures et de sociétés dans des moments de faiblesse, voire au plus bas de leur puissance³⁸. Les sujets du regard colonial eux-mêmes sont devenus des voyageurs, pour diverses raisons et avec des objectifs variés, et sont, il est important de le noter, activement intervenus dans les discours orientalistes. Parfois, des femmes dans des sociétés colonisées, doublement marginalisées – à la fois du fait de leur genre et de leur appartenance ethnique, ainsi que de leur position comme sujets coloniaux – voyageaient également. La découverte et la réédition de certaines de leurs publications peu connues ou ignorées ont déjà donné à voir leurs interventions dans la culture du voyage et leur engagement à l'égard du discours colonial et orientaliste. Leurs récits de voyage, ainsi que leurs autobiographies, histoires et romans, interpellent les stéréotypes occidentaux de la « femme orientale » et cherchent à les historiciser et les transformer. Ces écrits, qui prennent souvent la forme de dialogues implicites ou explicites avec des femmes occidentales, montrent les diverses manières dont les femmes colonisées contestent la colonisation et

³⁸ Lewis 1964. Voir l'exemple du voyage d'hommes égyptiens comme Rifa 'a Rafi 'al-Tahtawi en France en 1826, et le récit qu'il en fait. Voir également Findley 1998.

l'orientalisme. De manière plus importante encore, ces textes et leur étude contribuent significativement à l'élaboration d'une définition moins eurocentrique et plus relative du voyage lui-même. Le récit de voyage de Pandita Ramabai (1889), rédigé en maharati pour des lecteurs de sa région natale et traduit et présenté par Meera Kosambi, remet en question l'idée du voyage comme activité culturelle à sens unique où les femmes indiennes sont présentes sous forme de tropes³⁹. Ramabai s'oppose non seulement à certains récits américains de l'histoire des États-Unis, mais compare également constamment le statut des Américaines *upper-class* à celui des femmes de sa propre classe (supérieure) dans la société maharishta. L'édition critique par Reina Lewis et Nancy Micklewright d'écrits de femmes occidentales et orientales, mis côte à côte, contribue à notre compréhension des possibilités d'une réciprocité interculturelle en relation avec le voyage et le genre⁴⁰, tandis que des éditions d'écrits autobiographiques et de récits de voyage de femmes ottomanes, égyptiennes et levantines ajoutent encore à la relativité et à l'historicisation du sujet.

Une analyse de ces écrits révèle en outre que le voyage est transculturel et qu'il véhicule des formes de transculturation. Elle montre également que le discours orientaliste était contré par « des réponses, des adaptations et des contestations de ceux qu'il construisait comme ses objets »⁴¹. Cette direction nouvelle du voyage, qui prend ses distances à l'égard d'une posture clairement occidentale pour devenir une expérience et une activité plus équilibrées et transculturelles, est manifeste dans des travaux publiés à près de dix ans d'intervalle. L'ouvrage d'Inderpal Grewal, *Home and Harem: Nation, Gender, Empire and the Cultures of Travel* (1996) juxtapose la culture britannique du voyage et certaines de ses productions (récits de voyage, guides de musée et discours féministe) et des récits de voyage de femmes et d'hommes appartenant à l'élite indienne. Si certains des voyageurs indiens s'approprient et intériorisent des formes « euro-

³⁹ Ramabai 1889, Kosambi (éd.) 2003. Burton 1998.

⁴⁰ Lewis et Micklewright 2004.

⁴¹ Lewis 2004.

impériales » de voyage et de langage, d'autres, plus particulièrement l'écrivain/voyageuse déjà citée Pandita Ramabai, puisent dans des traditions et des formes indiennes percevant le voyage genré dans des termes indigènes, comprenant des formes spécifiques de pèlerinage religieux⁴². L'ouvrage soigneusement documenté de Reina Lewis, *Rethinking Orientalism: Women, Travel and the Ottoman Harem* (2004) met l'accent sur une série de publications en langue anglaise par des femmes ottomanes qui ont vécu le bouleversement de la transformation de l'empire ottoman en un État-nation laïc au début du XX^e siècle. Leur vie, notamment celle du personnage central du livre, la Grecque ottomane Demetra Vaka Brown, qui voyage constamment entre les Balkans, les États-Unis et la Turquie, se passe à voyager et à écrire. De manière significative, leur œuvre se focalise sur les sujets mêmes dont les femmes occidentales se font une spécialité et qui construisent leur autorité en tant que voyageuses et orientalistes : la femme orientale, les harems et la polygamie.

Le recoupement des sujets genrés, la focalisation des voyageuses tant occidentales qu'ottomanes sur les stéréotypes orientalistes dominants, le fait qu'elles fonctionnent toutes au sein d'un marché culturel de textes féminins sur le voyage et l'Orient dominé par l'Occident – marché qu'elles exploitent –, pour ne pas mentionner le choix de publier en langue anglaise : autant de points qui peuvent évoquer une hiérarchie coloniale dans laquelle les intérêts occidentaux définissent les termes d'un discours orientaliste interculturel. Cependant, comme le montre R. Lewis, les stéréotypes sont transformés par les écrivaines ottomanes qui les contredisent avec cohérence et relient les nouvelles significations qu'elles leur donnent à leur projet d'émancipation des femmes ottomanes. Le fait que ces voyageuses divergent en matière de choix politiques, de nationalité et d'appartenance ethnique renforce encore davantage les arguments en faveur d'une relecture du voyage. Et du genre. Une telle relecture autorise à « repenser » le modèle de l'orientalisme comme occidental

⁴² Grewal 1996 : 179-230.

par essence et incontournableement colonial, de même que les liens entre le voyage et le pouvoir.

Comme les cartes coloniales du début du XIX^e siècle, cet aperçu des études sur le voyage et le genre comporte un certain nombre de blancs, ou « points aveugles ». Mais les exclusions et les omissions ont été déterminées par les limites de l'étude et la nécessité de souligner les forces et les faiblesses majeures de ce domaine. Parmi ces forces, l'intégration du voyage genré dans la culture ouvre des perspectives nouvelles non seulement pour l'historiographie du voyage, mais aussi en histoire des femmes, en histoire coloniale et en histoire culturelle. Toutefois, souligner cette orientation et l'approuver ne revient pas à souhaiter l'abandon des approches littéraires et linguistiques dans la recherche. Le tournant le plus récent que constitue la redécouverte des récits de voyage non occidentaux, produits au sein du cadre de la colonisation, s'est révélé particulièrement fructueux. Il a remis en question des présupposés incontestés sur la relation entre le pouvoir, le genre et le voyage, et a ébranlé la posture eurocentrique qui considère le voyage, la curiosité à l'égard de la différence et la mobilité comme des caractéristiques occidentales. Qu'il n'y ait pas de malentendu cependant : se prononcer en faveur d'une approche plus large et d'une redéfinition du voyage genré n'implique aucunement de le détacher du pouvoir, ou d'ignorer les hiérarchies liées à l'appartenance ethnique et à la race, au caractère occidental ou non occidental qu'il reproduit. Rechercher une telle redéfinition consiste à historiciser le fonctionnement du voyage et du genre au sein de la culture.

Traduit de l'anglais par Céline GRASSER

Bibliographie

- ALDRICH Richard & Stuart WARD, 2009, « Ends of Empire: Decolonizing the Nation in British and French Historiography », in Stefan BERGER & Chris LORENZ (eds), *Bloodies and Books: Microstudies in National Historiographies*, Palgrave MacMillan (à paraître).
- ALGAZI Gadi, 1997, « Culture Heroes and Heroes Culture », *Zmanim, Historical Quarterly*, 58 (in Hebrew).
- AMOS Valerie & Prathiba PARMAR, 1984, « Challenging Imperial Feminism », *Feminist Review*, 17, p. 18-25.
- APPADURAI Arjun, 1988, *The Social Life of Things: Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press.
- AUERBACH Jeffrey, 1999, *The Great Exhibition of 1851: A Nation on Display*, New Haven & Londres, Yale University Press.
- BASSNETT Susan, 2002, « Travel Writing and Gender », in Peter HULME & Tim YOUNGS (eds), *The Cambridge Companion to Travel Writing*, Cambridge, Cambridge University Press.
- BERG Maxine, 1992, « The First Women Economic Historians Gender », *Economic History Review* 45, 2, p. 308-29.
- BEHADAD Ali, 1994, *Belated Travellers: Orientalism Age of Colonial Dissolution*, Durham, Duke University Press.
- BIRKETT Dea, 1992, *Mary Kingsley: Imperial Adventures*, Londres & New York, Routledge.
- , 1989, *Spinsters Abroad: Victorian Lady Explorers*, Oxford, Blackwell Publishing.
- BURTON Antoinette, 1998, *At the Heart of the Empire: Indians and the Colonial Encounter with Late Victorian Britain*, Berkeley, University of California Press.
- CHAUDHURI Nupur & Margaret STROBEL (eds), 1992, *Western Women and Imperialism: Complicity and Resistance*, Bloomington, University of Indiana Press.
- CHERRY Deborah, 2000, *Beyond the Frame: Feminism and Visual Culture, Britain 1850-1900*, Londres & New York, Routledge.
- CLANCY-SMITH Julia & Frances GOUDA (eds), 1998, *Domesticating the Empire: Race, Gender, and Family Life in French and Dutch Colonialism*, Charlottesville & Londres, University Press of Virginia.
- CLIFFORD James, 1988, *The Predicament of Culture: Twentieth-Century Ethnology, Literature, and Art*, Cambridge, Harvard University Press.
- COHN Bernard, 1996, *Colonialism and its Forms of Knowledge: Representing British Authority in India*, Princeton, Princeton University Press.
- CONKLIN Alice L. & Julia CLANCY-SMITH, 2004, « Writing Colonial Histories », *French Historical Studies*, 27, 3, p. 497-504.
- COOPER Frederick, 2006, *Colonialism in Question*, Berkeley, University of California Press.

- DOBIE Madelaine, 2001, *Foreign Bodies: Gender, Language, and Culture in French Orientalism*, Stanford, Stanford University Press.
- DULUCQ Sophie, 2006, « L'écriture de la colonisation en France depuis 1960 », *L'Afrique et histoire*, 6, 2, p. 235-74.
- ELSNER Jas & Joan-Paul RUBIES, 1999, *Voyages and Visions: Towards a Cultural History of Travel*, Londres, Reaktion Books.
- FINDLEY C.H., 1998, « An Ottoman Occidental in Europe: Ahmed Midhat Meets Madame Gulnar 1889 », *American Historical Review*, 131, 1, p. 15-49.
- FOSTER Shirley, 1990, *Across New Worlds: Nineteenth Century Women Travelers and their Writings*, Hemel Hempstead, Harvester Wheatsheaf.
- GHOSE Indira, 1998, *Women Travelers in Colonial India: The Power of the Female Gaze*, Oxford, Oxford University Press.
- GREWAL Inderpal, 1996, *Home and Harem: Nation, Gender, Empire and the Cultures of Travel*, Londres, Leicester University Press.
- HACKFORTH-JONES Jocelyn & Mary ROBERTS, 2005, *Edges of Empire: Orientalism and Visual Culture*, Oxford, Blackwell Publishing.
- HALL Catherine, 2002, *Civilizing Subjects: Metropole and Colony in the English Imagination 1830-1860*, Cambridge, Cambridge University Press.
- , 1992, *White, Male and Middle Class: Explorations in Feminism and History*, New York & Londres, Routledge.
- HALL Catherine & Sonya O. ROSE (eds), 2006, *At Home with the Empire: Metropolitan Culture And the Imperial World*, Cambridge, Cambridge University Press.
- HAMALIAN Leo, 1981, *Ladies on the Loose: Women Travelers of the Eighteenth and Nineteenth Centuries*, Londres, Dodd, Mead and Co.
- HART KINGSMILL Ursula, 1987, *Two Ladies of Colonial Algeria: The Lives and Times of Aurélie Picard and Isabelle Eberhardt*, Ohio, Ohio University Press.
- HULME Peter et YOUNGS Tim, 2002, *The Cambridge Companion to Travel Literature*, Cambridge, Cambridge University Press.
- HUNT Lynn, 1989 (ed.), *The New Cultural History*, Berkeley, University of California Press.
- IRVINE Margot A., 2000, *Travel Writing by Couples in Nineteenth-Century France*, Ph.D., University of Toronto, Canada.
- ISSAWI Charles, 1999, *Cross-Cultural Encounters and Conflicts*, Oxford, Oxford University Press.
- KOBAK Annette, 1998 [1st ed., 1988], *Isabelle: The Life of Isabelle Eberhardt*, Londres, Virago.
- LAPEYRE Françoise, 2007, *Le roman des voyageuses françaises 1800-1900*, Paris, Payot.
- LEWIS Bernard, 1964, *The Middle East and the West*, Londres, Wiedenfeld and Nicholson.
- LEWIS Reina, 1996, *Gendering Orientalism: Race, Femininity and Representation*, Londres & New York, Routledge.
- , 2004, *Rethinking Orientalism: Women, Travel, and the Ottoman Harem*, Londres & New York, I.B. Tauris.

- LEWIS Reina et Nancy MICKLEWRIGHT (eds), 2004, *Gender, Modernity, Liberty: Middle Eastern and Western Women's Writing. A Critical Sourcebook*, Londres, I. B. Tauris.
- LOWE Lisa, 1991, *Critical Terrains: French and British Imperialisms*, Ithaca Cornell, Cornell University Press.
- MACKENZIE John, 1984 (1986), *Propaganda and Empire : Manipulation of British Public opinion, 1880-1960*, Manchester, Manchester University Press.
- MCCOLLEY Elizabeth, 2006, *The Epistolary Self: Home and Identity in Francophone Women's Travel Letters (1850-1950)*, Ph.D., University of Virginia.
- MELMAN Billie, 1992, 1995, *Women's Orients: English Women and the Middle East, 1718-1918: Sexuality, Religion and Work*, Londres & Ann Arbor, Macmillan & University of Michigan Press.
- , 1993, « Gender, History and Memory: The Invention of Women's Past in the Nineteenth and Twentieth Centuries », *History and Memory*, 5, 1, p. 5-41.
- , 1996a, « Transparent Veils: Western Women Dis-Orient the East », in Patricia YAEGER (ed.) *The Geography of Identity*, Ann Arbor, University of Michigan Press, p. 433-466.
- , 1996b, « Under the Western Historian's Eyes: Eileen Power and the Early Feminist Encounter with Colonialism », *History Workshop Journal*, 42, p.147-68.
- , 2001, « Changing the Subject: Women's History and Historiography 1900-2000 », in Ina ZWEINIGER-BARGIELOWSKA (ed.), *Women in Twentieth-Century Britain*, Londres, Longman, p. 16-35.
- , 2002, « The Middle East/Arabia: 'the Cradle of Islam' », in Peter HULME & Tim YOUNGS (eds), *The Cambridge Companion to Travel Writing*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 105-122.
- , 2006, *The Culture of History: English Uses of the Past 1800-1950*, Oxford, Oxford University Press.
- MILLS Sara, 1991, *Discourses of Difference. An Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism*, Londres & New York, Routledge.
- MOHANTY Talpade Chandra, 1991, « Under Western Eyes: Feminist Scholarship and Colonial Discourse », in Chandra Talpade MOHANTY, Mary RUSSO & Lordes TORRES (eds), *Third World Women and the Politics of Feminism*, Bloomington, University of Indiana Press.
- MONICAT Bénédicte, 1994, « Autobiography and Women's Travel Writing in Nineteenth Century France: Journeys Through Self-Representation », *Gender, Place and Culture*, I, p. 61-70.
- , 1996, *Itinéraires de l'écriture au féminin. Voyageuses du 19^e Siècle*, Amsterdam and Atlanta, Rodopi.
- NEWMAN Louise, 1999, *White Women's Rights: The Racial Origins of Feminism in the United States*, New York, Oxford University Press.
- NOCHLIN Linda 1991 [1st ed., 1983], « The Imaginary Orient », in Linda NOCHLIN, *The Politics of Vision*, Londres, Thames and Hudson.
- PRATT Mary Louise, 1992, *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, Londres et New York, Routledge.

- RAGAN John David, 1998, « French Women Travelers: A Discourse Marginal to Orientalism? », in Paul STARKEY & Janet STARKEY (eds), *Travelers in Egypt*, Londres et New York, I.B. Tauris Publishers, p. 222-233.
- RAMABAI Pandita, 1889, *Pandita Ramabai's American Encounter: The Peoples of the United States*, Bloomington, University of Indiana Press (ed. by Meera KOSAMBI).
- ROGERS Rebecca, 2008, « Le regard national : voyageuses anglaises et françaises en Algérie », in Nicolas BOURGUINAT (dir.), *Le voyage au féminin. Aspects historiques et littéraires (XVIII^e-XX^e siècles)*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg.
- , 2009 (à paraître), « Telling Stories About the Colonies: English and French Women in Algeria in the Nineteenth Century », *Gender & History*.
- RUSSELL Mary, 1988, *The Blessings of a Good, Thick Skirt*, Londres, Collins.
- SAID Edward, 1978, *Orientalism*, Londres & New York, Routledge.
- , 1993, *Culture and Imperialism*, New York, Vintage Books.
- SANDOVAL Chela, 1991, *Feminist theory under postmodern conditions: toward a theory of oppositional consciousness*, Santa Cruz, University of California Press.
- SCOTT Joan Wallace, 1988, *Gender and the Politics of History*, New York, Columbia University Press.
- , 1992, « Women's History », in Peter BURKE (ed.), *Historical Writing*, Philadelphia, University of Philadelphia Press.
- SPIVAK Gayatri, 1985, « Three Women's Texts and a Critique of Imperialism », *Critical Inquiry*, 12, p. 243-261.
- SMITH Bonnie, 1998, *The Gender of History: Men, Women and Historical Practice*, Cambridge, Harvard University Press.
- STOLER Ann, 1989, « Making Empire Respectable: the Politics of Race and Sexual Morality in 20th Century Colonial Cultures », *American Ethnologist*, 16, 4, p. 634-661.
- SULERI Sara, 1992, *The Rhetoric of English India*, Chicago, University of Chicago Press.
- TRIAUD Jean-Louis, 2006, « Histoire coloniale: le retour », *Afrique et histoire*, 6, 2, p 237-247.
- YOUNG Robert, 1990, *White Mythologies: Writing History and the West*, Londres, Routledge.
- YOSHIHARA Mary, 2003, *Embracing the East: White Women and American Orientalism*, New York, Oxford University Press.